

Beautés de Dieu (11)
La Révélation de Dieu

Le dire et le vouloir dire d'un texte

« *Tenez pour joie totale de savoir que, quand vous rencontrez diverses difficultés, l'épreuve de votre foi produit l'endurance.* » Jc 1.2,3

Reprenons les règles d'interprétation déjà vues avec un exemple concret. L'étude plus approfondie d'un passage biblique nous amènera vers deux autres importantes règles d'interprétation.

* *
*

Jacques 1.2-3 est un texte clé de l'expérience chrétienne. Mais dans les versions habituelles (Segond, NBS, TOB, Bayard, etc.) la déclaration interpelle. N'est-il pas choquant, voire révoltant, de considérer comme une joie totale le fait d'avoir des tentations ou de souffrir ? Le christianisme serait-il un masochisme ? Ce passage dit-il cela ? Dans l'esprit de la règle 1 sur la prière et la recherche de l'inspiration divine, reprenons les règles déjà énoncées.

La règle 2 précisait : reconstituer le texte original aussi exactement que possible. Celui-ci ne pose pas de problème spécial mais il est difficile à rendre en bon français car les syntaxes grecque et française ne sont pas les mêmes.

La règle 3 ajoutait : remettre le texte à étudier dans son contexte.

a) Le contexte global (règle 3a) est évidemment celui du NT. Le verset 1 ne présente-t-il pas l'auteur comme serviteur de Dieu et du Seigneur Jésus-

Christ, lequel est mentionné treize fois dans cette courte épître ? Pourtant ...

b) Le contexte général (règle 3b) nuance le propos précédent. Si le livre, écrit dans un grec recherché, est fondamentalement chrétien, il est hébraïque dans son style : rythmes poétiques, proverbes ou paraboles (*mâshâl*), typiques de la littérature de la Sagesse. Proche des dires de Jésus, comme le sermon sur la montagne, c'est le plus vétéro-testamentaire du NT. L'auteur pense en hébreu. Ainsi le terme *patience* (grec *hupomonê*, v.3) veut dire *endurance*, *tenir ferme sous le fardeau*. Mais ce mot grec ne traduit pas, dans la LXX, les racines hébraïques de *supporter*¹, *se tenir debout*² ou *demeurer ferme*. Il exprime plutôt l'espoir, l'attente, la tension vers³, ce qui enrichit la notion.

Le contexte général nous dit aussi que l'Épître est destinée à des gens dans la dispersion, en souffrance. C'est un parcours de sagesse⁴ allant de la patience, endurance, ou attente (1.3) à la patience, grandeur-de-cœur, ou longanimité⁵. D'où la vigueur du début du livre qui aborde une réflexion majeure. Il ne s'agit pas seulement de l'espérance de la gloire à venir ; c'est une vie au quotidien dans un monde de lutte et de

¹ Hébreu *nâšah'*, ex. : Ps 55.13 ; Es 1.14.

² Héb. *âmâd*, ex. : Gn 18.22 ; Es 3.13 ; 21.8.

³ Héb. *miqewèh*, ex. : 1Ch 29.15 ; Jr 14.8.

⁴ Jc 1.5 ; 3.13,15,17.

⁵ Grec *makrothumia*, ex. : Rm 2.4 ; 2Co 6.6 ; Jc 5.10 ; cf. aussi le verbe *makrothumêô*, avoir de la patience, de la générosité, ex. : Mt 18.26 ; 1Co 13.6 ; Jc 5.7,8.

souffrance. Loin d'attitudes masochistes ou stoïciennes, le sens donné à cette existence dans les difficultés sera la pierre de touche, la preuve, de toute l'expérience chrétienne.

c) Le contexte large (règle 3c), le paragraphe contenant notre texte, va jusqu'au v. 12⁶. Il introduit, face au doute ou à l'orgueil, le sujet de sa lettre : une sagesse non pas terrestre ou théorique mais divine et pratique.

d) Le contexte étroit (règle 3d) est la longue phrase des versets 2 et 3.

Décortiquons-la au point de vue grammatical pour s'assurer qu'elle fait un tout, pour comprendre sa structure et en déduire une traduction plus satisfaisante. Traduite mot à mot on y trouve cinq propositions : « (1) Tenez pour toute joie (2) mes frères (3) quand vous rencontrez diverses difficultés (4) sachant (5) que l'épreuve de votre foi produit l'endurance. » La proposition (2), mes frères, est une incise chaleureuse mais sans incidence sur la phrase. La proposition (1), à l'impératif, est la principale. En tant que telle, elle ne se suffit pas à elle-même (à la différence d'une proposition indépendante). Son verbe (tenez pour, considérez) a besoin, afin qu'on sache de quoi il est question, d'être complété. C'est ce que fait le participe présent, proposition (4)

***La sagesse ... est ... pure
... pacifique, conciliante,
raisonnable, pleine de
compassion et de bons
fruits... Jc 3.17***

et sa proposition subordonnée (5). La proposition (3), circonstancielle de temps (*quand*), précise dans quelles conjonctures il est souhaitable de *tenir pour*. La proposition (4) *sachant*, placée au centre de la phrase, à la mode

hébraïque, est la plaque tournante de la pensée. C'est elle qui, réduite à un participe présent, est le véritable complément d'objet (C.O.)⁷ précisant

de quoi on doit se réjouir. Elle introduit cette *connaissance*, elle aussi très hébraïque, qui fait que, même dans des conditions négatives, peut se développer la joie. L'emploi du participe présent en français exprime une action simultanée au verbe de la principale qu'il complète. L'usage en grec du participe présent, souvent utilisé comme nom, est encore plus courant et plus fort. Il exprime une manière d'être, une disposition personnelle, qui non seulement escorte le verbe principal, mais constitue le premier temps de l'action⁸. Le croyant est d'abord un *sachant*. En fonction de cela, il *considère*, dans un second temps de perception des choses, celles-ci d'une manière neuve. Mais sachant quoi ? La proposition (5), complément d'objet du participe, répond à cette question, informulée dans le texte ; le chrétien sait que [...] *l'épreuve de la foi produit l'endurance*.

Passons maintenant à l'étude du texte lui-même avec la 4^e règle : donner aux termes de la Bible leur sens le plus évident. Les vocables importants, sur lesquels il nous faut nous arrêter sont ceux de tentations, ou difficultés, sou-

⁶ Les versets 2 à 12 forment un tout où se font écho : (1) joie et heureux, (2) le couple difficulté-épreuve, (3) l'endurance. Le v. 12 boucle la péripécie sur le point d'orgueil de la couronne de vie. Au centre : la sagesse et la foi en Dieu testées aux deux *māshāl*, vent-mer du doute, soleil-chaleur du jugement. Le v. 13 inaugure un autre sujet, celui de l'auto-séduction. Ce découpage, v. 2 à 12, est aussi celui du livre remarquable de L. SIMON, *Une Éthique de la Sagesse, commentaire de l'Épître de Jacques*, Genève, Labor et Fides, 1961, p. 9.

⁷ Beaucoup de versions font de la proposition (3) le C.O., négligeant le fait que celle-ci est une circonstancielle et omettant même le mot *quand*, pourtant présent dans le grec.

⁸ De très nombreux verbes rendus par des formes conjuguées sont dans l'original des participes présents. Cf. , page suivante, Ap 1. 3-4, dans le NT interlinéaire (NTI).

vent traduit épreuves (v.2), d'une part, et d'épreuve (v.3), d'autre part. Fait significatif, l'original a deux mots différents. Que veulent-ils dire ? Question complexe pour deux raisons : a) la langue analogique donne à chaque mot une pluralité de sens qui peuvent évoluer avec le temps, b) l'usage fait que les mots *difficulté*, *tentation*, (*épreuve*), quoique différents, ont des sens se recouvrant largement, dans les originaux comme dans notre langue.

Le premier, *peirasmoi*⁹ veut dire tentations et surtout difficultés. La traduction par *épreuve* ne peut être retenue qu'à condition de donner à ce mot le

⁹ Pluriel de *peirasmos*, tentation, mais aussi difficulté. Le commentaire adventiste (*Seventh-Day Adventist Bible Commentary*, 2002, version 2.1, sur Jc 1.2) indique en note : essai, épreuve (*test, trial*), peine, chagrin, affliction, malheur (*trouble*) et ajoute : « Le mot *peirasmoi* comprend beaucoup plus que le mot "tentations" ne suggère [...] Il comprend les afflictions telles que maladie, persécution, pauvreté et calamité ». Dans l'AT grec (la LXX) et dans les apocryphes, le nom et le verbe (*peirazô*) veulent dire *épreuve* dans le sens de test, de preuve, mais aussi *tenter*, dans le double sens de : a) solliciter au mal, (tentation) et b) essayer, chercher à atteindre (tentative). Cette racine grecque traduit l'hébreu *nâsâh'* (34 versets, 37 mentions). On peut la rendre par mettre à l'épreuve (Gn 22.1 ; Ex 15.25), essayer, oser (Dt 4.34 ; 1S 17.39 ; Jb 4.2), tenter (Segond), provoquer (NBS, Ex 17.2,7 ; Nb 14.22). L'examen des contextes montre que souvent la signification renvoie à une difficulté, un malheur qui survient. Dans le NT (20 v., 21 m. pour le nom, 33 v., 37 m. pour le verbe), la traduction la plus courante est tenter, tentation, tentateur (Mt 4.1,3 ; 22.18 ; Ac 5.9 ; 1Th 3.5 ; Hé 4.15, etc.). Mais le mot est aussi traduit par épreuve, éprouver (Mt 16.1 ; 19.3 ; Mc 8.11 ; Jn 6.6 ; 8.6 ; Ap 2.10, etc.). Il est parfois rendu par : essayer de, se disposer à (Ac 16.7), examiner (2Co 13.5). L'emploi de ce mot dans des textes, comme Mt 22.35, Hé 11.37 (torturer) ; Ap 3.10, montre que la signification de ces tentations est en réalité une souffrance, une difficulté, un malheur.

sens large de *mal subi*, mais cela introduit alors une confusion regrettable avec le mot suivant. Ces ennuis, peines, afflictions, que rencontre tout homme sont de toutes natures : vous en verrez « de toutes les couleurs¹⁰ ».

Le second, *dokimion*¹¹, veut dire épreuve, non dans le sens communément employé, d'adversité, ou de malheur, comme *peiras-*

Heureux le lisant et les écoutants ... et les gardants ... Grâce ... de la part de l'étant ... et le venant...

(NTI) Ap 1. 3-4

moi, mais au sens positif ; c'est l'expérience (examen), ce qui démontre une valeur ou une capacité, la mise à l'épreuve. Ce sens se retrouve dans des expressions comme l'épreuve (examen) du bac ou une épreuve sportive. Ici, il s'agit bien entendu de l'épreuve de la foi victorieuse, qui comme l'or est *éprouvé* par le feu. Elle dénote un croyant véritable, *éprouvé*, qui *a fait ses preuves*, expérimenté, sans être nécessairement en souffrance. Pour éviter tout malentendu, j'emploierai à l'avenir le terme d'épreuve dans ce sens strict et un peu à contre courant de nos habitudes langagières.

*

Je ne m'arrêterai pas sur la 5^e règle ; le sens du texte, ici, est manifestement littéral ou grammatical. Enonçons maintenant deux nouvelles règles relatives à l'acte de lire, qui est com-

¹⁰ L. SIMON, *Op. cit.*, p. 41.

¹¹ Le mot (neutre) est rare (ici et dans 1P 1.7). Heureusement les termes de la même famille sont fréquents : *dokimê* (nom féminin, 6 v., 7 m.), épreuve, preuve, fidélité ou valeur éprouvée, ex. : Rm 5.4 ; 2Co 8.2 ; 9.13 ; *dokimazô* (verbe, 21 v., 24 m.), éprouver, approuver, examiner, discerner, juger bon, ex. : Lc 12.56 ; Rm 1.28 ; 1Co 3.13 ; Ga 6.4 ; 1P 1.7 ; 1Jn 4.1, *dokimos* (adjectif, 7 v., 7 m.), éprouvé (sûr), approuvé, apprécié, qui a fait ses preuves, ex. : Rm 14.18 ; 1Co 11.19 ; 2Tm 2.15 ; Jc 1.12. Cette racine a donné le terme de *docimologie* ou science des examens et de l'évaluation.

prendre le *dire* du texte et découvrir le *vouloir dire* de la Parole.

6^e règle : établir le dire du texte

Ce n'est pas la difficulté qui est objet de joie¹², c'est le *sachant*, c'est-à-dire le discernement fécond que donne la foi, de ce qu'elle produit. Pour moi le texte dit, en le paraphrasant : mes frères, quand vous rencontrez soucis et difficultés, cela peut être une expérience victorieuse de foi ; elle est génératrice d'endurance. Discerner cela et pouvoir le vivre sont un sujet de joie profonde. C'est ce que voudrait rendre la traduction proposée en exergue. Quelques ajouts vont la rendre plus explicite : « Tenez pour (sujet de) joie totale (le fait) de savoir que, quand vous rencontrez diverses difficultés, l'épreuve de votre foi produit l'endurance. »

7^e règle : proposer son vouloir dire

Le vouloir dire de ce texte me semble être le suivant : tous les hommes rencontrent des ennuis, des chagrins, des drames, petits ou grands. Ces faits ont parfois un sens en eux-mêmes, comme ceux révélant les conséquences d'une erreur, d'une faute personnelle. Mais la majorité des maux subis, bien qu'humainement négatifs, sont, en eux-mêmes, moralement neutres. Leur donner du sens¹³, par exemple en les appelant *tentation* comme le fait la Bible, est déjà une grâce ; celle d'y voir, par un acte de conscience, un enjeu potentiel. Mais dans la difficulté l'homme ne s'arrête pas là. Il peut y trouver une occasion de découragement, de révolte, de mal penser, de mal faire. C'est le

... de sa plénitude
nous avons reçu, et
grâce pour grâce...
Jn 1.16

subtil début, si humain, de l'égarement, de la séduction, de l'errance (Jc 1.16 ; 5.19) : voie négative. Le croyant peut aussi *savoir*¹⁴, face à tant d'humains livrés à eux-mêmes, que c'est une puissante ressource d'assumer cette difficulté *avec* Dieu, dans la foi, comme un combat où nous ne sommes pas seuls : premier moment de la voie positive¹⁵. La difficulté, alors, n'est plus difficulté, ni même tentation, mais devient épreuve (au sens strict) : ne pas rester dans la neutralité, résister à la tentation, démasquer la séduction et

lui dire non. Entrant dans ce cheminement, le chrétien peut alors faire l'expérience (épreuve) que la foi produit l'attente. Ce mouvement, une tension vers Dieu, est le ressort secret mais puissant de la patience (endurance) : deuxième temps de la voie ascendante. C'est une seconde grâce, une grâce supérieure venant conforter la première (Jn 1.16). De cela on peut vraiment et sainement se réjouir. Cet enseignement, parfaitement évangélique, est essentiel pour l'ensemble de la vie chrétienne.

* *
*

Il nous reste encore à indiquer quelques règles pratiques complémentaires, objet de notre prochain travail. Si, guidés par l'Esprit, l'étude du texte nous a permis de « délivrer la Parole », d'être le peuple du Livre, non dans le sens d'un écrit sclérosé mais d'une parole vivante, alors, nous n'aurons pas perdu notre temps.

Philippe AUGENDRE
Manoque, le 12 juin 2004

¹² Comme Pierre le précise bien (1P 1.6,7).

¹³ Un des leviers du changement, cf. J. LE-COMTE et ST. VANISTENDAEL, *Le bonheur est toujours possible*, Paris, Bayard, 2000.

¹⁴ En grec biblique *gignôskô* est beaucoup plus qu'un savoir théorique, c'est une compréhension, une connaissance.

¹⁵ Voir *Itinéraires de croissance*, GCV/UFB, Dammarie-lès-Lys, V&S, 2004, p. 50.